



La pornographie de cette photo réside en l'intrusion au flash du photographe, arrachant à l'obscurité du dortoir ces corps dominés, pire encore, des hommes allongés à l'entrée de la nuit, à l'entrée de ce qui leur appartient encore, à ce moment du relâchement ou de la montée de l'angoisse. Mais le photographe se garde bien d'être trop proche d'eux. Il reste à distance institutionnelle, assumant cette violence légitimée par sa commande.

Le flash attrape quelques regards hagards, comme sidérés de découvrir l'artifice de leur mise en scène combinée à la lumière allumée brutalement. Un doute s'installe sur ceux que je vois : des malades, des fous, des détenus ou des élèves d'un internat ? Le malaise est d'autant plus grand que le noir et blanc renforce la crudité radicale de la situation, me renvoyant à d'autres photos de camps. Le surveillant qui se tapie au fond du dortoir y restait-il toute la nuit, surveillant des rêves et des désirs interdits ?

Aujourd'hui, l'idéal est toujours d'enfermer mais seul, même si des détenus le redoute. La plupart du temps, la prison neuve ne reste pas vacante longtemps et son taux d'occupation explose vite. Des matelas sont ajoutés, charge aux détenus d'être inventif. Quand je photographie ce lit de fortune, le détenu est parti depuis une poignée d'heures. Son empreinte vivace m'évite la pornographie de nous confronter à ses yeux, qu'une loi m'aurait peut-être contraint à masquer, à moins que ça ne soit la pudeur.



Porno dortoir

photo sous verre et passe-partout 60 x 65 cm, texte sous verre 60 x 50 cm, photo sous verre 60 x 85 cm.

2017



Ce sous bois est leur cour de promenade. Le sol est tassé par leurs passages répétés comme sur un chemin de ronde. Eux aussi, gardent les mains croisées dans le dos. C'est leur lieu impensé qui se dérobe à la vue des détenus, presque hors de tout contrôle. Il leurs offre ce temps pour être débonnaires et le photographe l'a bien compris, les regards échangés en disent long sur la présence de l'intrus. Les bûches au sol indiquent-elles l'entretien du petit bois ou sa disparition à venir, pour laisser la place à un meilleur contrôle des abords de la prison dont les hauts murs se dessinent au fond ?

À l'orée de l'entrée dans le métier, ils me refusent leurs visages. C'est radical, ce groupe est unanime, pas question que leur identité soit associée à celle de l'administration pénitentiaire. Déjà la peur des représailles ? Le dos, le visage caché c'est un repli en même temps qu'une affirmation.

Nous revenons d'une séance de prise de vue sur les abords de l'école, un parking et un petit fossé nous séparent du reste de la ville. J'ai cherché ce lieu pour nous échapper au regard des autres. Bientôt, un autre mur sera dressé pour mieux protéger les élèves des risques d'intrusion terroristes.



Sous bois

photo sous verre et passe-partout 60 x 65 cm, texte sous verre 60 x 50 cm, photo sous verre 60 x 75 cm.

2017



Le surveillant et le gradé posent l'air circonspect, semblant pas savoir quoi faire. Les mains dans le dos, les mains dans les poches. Qu'attendent-ils comme ça dans cet entre deux grilles, dans cet arrêt de la visite des lieux avec le photographe ? Qu'un autre surveillant vienne leur ouvrir la grille pallière, après avoir d'activé les cloches servant d'appel sonore ?
Le son avant l'image.

Aucune chance désormais, de voir le personnel en uniforme posant les mains dans les poches et le visage découvert. L'apprentissage de la méfiance est passé par là. Toute désinvolture des corps en uniformes est banalisable, car elle contient potentiellement l'image de toute une profession.

Aujourd'hui, des caméras scrutent les moindres déplacements. Les grilles sont ouvertes par anticipation et à distance. Le grésillement de la gâche électrique remplace le tintamarre de la cloche.
L'image sans le son.

Mais comme hier, le son ne colle pas à l'image.
L'histoire refabrique des films muets. Plus le flash débouche des zones d'ombres, plus il s'en fabrique. Le dispositif inventerait-il sa propre stratégie de protection ?



Le son ne colle pas à l'image

photo sous verre et passe-partout 60 x 65 cm, texte sous verre 60 x 50 cm, photo sous verre 60 x 80 cm.

2017



Les protagonistes s'élancent, dignement. La photo est un peu tremblante, comme si elle avait prise à la volée à l'insu de ses acteurs. Le photographe fait sa mise avec l'obturateur ouvert au maximum, réduisant la profondeur de champ pour obtenir la vitesse idéale pour capter leur mouvement.

Ce qui ressemble à un simulacre se met en place et tout le monde y concourt, sauf le détenu. La mode est à l'émergence du style paparazzi. L'écoeurement ne surviendra que des décennies plus tard. Nous attendrons qu'entre en jeu la protection des personnes mais aussi des victimes afin que l'orgie d'images volées cesse. Sauf là où le profit et l'intérêt d'apparaître médiatiquement résiste à la pudeur.

Plus d'un siècle me sépare d'une scène similaire, lorsque j'assiste à l'arrivée d'un détenu à la prison de Fresnes. Le détenu a le même visage baissé et ses mains sont menottées. Cependant la scène ne peut pas rivaliser avec l'image de cette justice d'avant, car la foule du prisonnier est contrainte par les entraves qu'il a aux pieds.

Désormais, aux abords des prisons comme des tribunaux, il n'y a plus rien à voir. Ce qui est entravé aujourd'hui, en plus des corps, ce sont leurs représentations même. Il faut protéger les victimes de revoir leurs bourreaux dans les médias. Tout est sujet à disparition comme les corps des surveillants qui progressivement n'apparaissent plus que de dos ou coupés en deux par les cadrages photographiques.



L'humiliation ou la chèvre

photo sous verre et passe-partout 60 x 65 cm, texte sous verre 60 x 50 cm, photo sous verre 60 x 80 cm.

2017



En délaissant le flash au profit de la lumière naturelle, le photographe abandonne la facture rude de son approche documentaire. Le grain de la photo est fin, la teneur en sel d'argent de la plaque photographique suffisamment faible pour capter la douceur du moment dans lequel lui et ses sujets semblent s'être laissés enveloppés, lentement. La photo rejoue les codes de la peinture flammande du XVII^e siècle, comme un péché d'origine, celui de vouloir faire de la peinture en photo.

La beauté de la femme au premier plan transcende cette scène crasse. Quelles ont pu être les échanges entre elle et le photographe, pour que son visage soit à ce point serein? Elle s'est redressée afin de ne pas avoir le dos courbé, ses avant-bras soulignent les formes de sa poitrine, ses jambes que l'on devine croisées remontent sa robe, laissant apparaître sa cheville. Une mèche est retombée sur son visage, comme un abandon à ce moment. L'esthétique a évacué la violence de l'accumulation pour ces détenues dont la cellule est lieu de vie et de travail sans interruption.

Dorénavant, aucun homme ne surveille de femmes, le soupçon de la séduction ou de la violence sexuelle est trop présent. Il arrive souvent que les femmes détenues demandent à être enfermées avec leur voisine de cellule. La tendresse ou les rapports amoureux sont fréquents, assumés et non violents. Chez les hommes, la privation de rapports rend agressif. Les images de femmes hantent leurs imaginaires, jusqu'à les transformer en un étrange désir composé d'une over dose de visionnage de films porno.



En attendant le prince charmant

photo sous verre et passe-partout 60 x 65 cm, texte sous verre 60 x 50 cm, photo sous verre 60 x 80 cm.

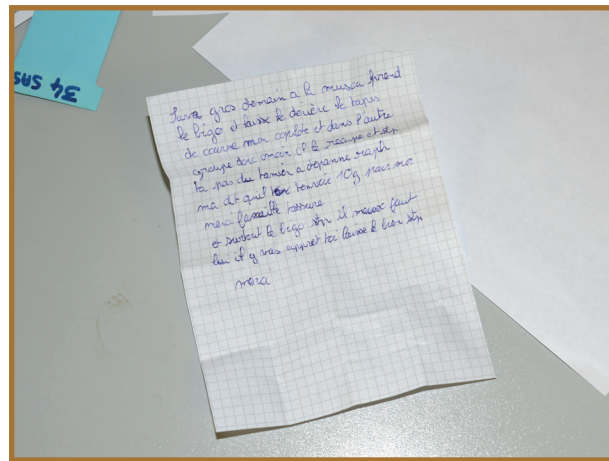
2017



Son regard nous fixe, dubitatif. Protégé ou se pensant hors champ, sa liste des tâches à faire entre les doigts il attend que le photographe déclenche. Les trois autres acteurs de la prison sont punaisés dans leur action comme pour la réalisation d'une nature morte. Eux aussi saisi dans la répétition de leurs tâches à faire suivant la liste des choses consignées. Le nom du détenu, son écrou et le numéro de la cellule sont écrits à l'encre sur un papier pointé sur la porte. La modernité a isolé chaque détenu dans sa solitude.

Les mots sont partout de la bouche à la feuille, de la main à la pierre gravée dans la cour de promenade. Ils forment une cohorte de choses à ne pas oublier, pour ne pas s'oublier. Les mots glissent d'une feuille à une poche, d'une fente de porte de cellule à un surveillant. La feuille devient drapeau, pense-bête, ou lettre. Les mots notifient des revendications, des supplications ou des désirs. Ils réclament aux autres de ne pas les oublier. Toutes ces lettres passent sous les yeux du vaguemestre de la prison, la lecture est totale. Sauf celles qui échappent passant discrètement d'un détenu à un autre. Ils inventent des stratégies d'évitement pour s'échanger des produits consignés dans aucune liste.

Le surveillant consigne tout dans son logiciel, chaque demande, chaque mot et maux du détenu. Il écrit toute la journée des rapports sur son ordinateur. La traçabilité a pénétré chaque instant de la vie carcérale. Le détenu est un peu plus seul à mesure que sa vie est détaillée par la liste de ses tâches que le surveillant écrit dans son petit bureau isolé au bout de sa coursive.



La liste des mots pour ne pas se perdre

photo sous verre et passe-partout 60 x 65 cm, texte sous verre 60 x 50 cm, photo sous verre 60 x 80 cm.

2017



Elles cheminent dans la cour de promenade, la surveillante est parfois au milieu du cercle qu'elles dessinent avec leurs chausures. Le soleil, les arbres et les fleurs finissent de nous faire croire à la bucolie du moment. Le photographe reste à bonne distance de ces jupons. Dans son paysage elles nous permettent de mesurer l'échelle de la cour de promenade. Respirante. Le troupeau de détenues subit dans cet idyle intérieur. Peut-elle s'échapper de la contrainte de suivre celle qui est devant, poussée par celle qui est derrière ? Sur quoi peut bien s'accrocher leur regard, dans quel vide leur imaginaire construit-il un ailleurs ?

Les femmes sont souvent abandonnées en prison par leurs familles. Les hommes sont ailleurs. L'administration regarde cette population pénale d'un peu plus loin, elles sont si peu nombreuses. On leur prête souvent de bons sentiments. Une femme c'est moins violent qu'un homme, la douceur domine. L'inverse aussi. Les bagarres entre femmes sont plus radicales.

Si le fantasme est le propre de l'homme, de ce qui participe à la construction de son imaginaire, en prison la sexualité est d'abord une affaire de privation. Notre imaginaire sur la sexualité des hommes est un lieu commun. Notre connaissance de la réalité oscille entre une dénégation de l'homosexualité, les risques hétéro-agressif et l'amour sauvage au parloir. Chez les femmes, la sexualité est renvoyée à une tendresse partageable entre elles, ça va de soi. Parfois, dans le paysage féminin des évidences se dessine au milieu des fleurs, des maisonnettes, des poneys ; un phallus.



L'amour sauvage

photo sous verre et passe-partout 60 x 65 cm, texte sous verre 60 x 50 cm, photo sous verre 60 x 80 cm.

2017



Le froid, l'usure et la haine se combinent comme la sainte trinité sur ces corps contraints. L'obscurité glaçante est violemment débouchée au flash. Le photographe cherche le plus de détail possible avec cette grande profondeur de champ, allant rechercher les détenus dans les abysses de cette salle de discipline. En même temps, qu'ils cherchent à les distinguer, il confirme qu'ils sont presque identiques. Comme dans un cauchemard, leur singularité semble ruinée tant ils sont devenus semblables.

Tantôt contraint à marcher, tantôt contraint à rester assis des heures sur ces assises réhaussées d'une plaque en métal, ils sont punis. Le corps est au repli, à la contrainte imposée par l'administration qui tend à les endurcir pour les redresser. Comme une image d'Épinal, la figure du collectif semble bien désuète au regard de nos pratiques contemporaines.

Plus besoin pour l'administration de contraindre le corps, le détenu s'en charge. Mais la douleur est cette fois-ci émancipatrice, le corps résiste par une démonstration de puissance dans les salles de musculation. Trompe l'ennui, trompe la faiblesse. Le corps moderne est façonné par des représentations d'auto-maintien, une auto-punition vécue comme salvatrice. Subreptivement, la douleur s'impose à soi comme un choix, une hygiène de vie. Une pensée incontestablement ancrée dans nos corps malgré la douleur, aucun relâchement n'est plus coupable.



Mon corps, ma discipline

photo sous verre et passe-partout 60 x 65 cm, texte sous verre 60 x 50 cm, photo sous verre 60 x 80 cm.

2017